

## La Sidération des jeunes filles

*Fruit d'une année de participation à de beaux ateliers d'écriture...*

*2025-2026*



*L'eau qui susurrerait dans le vent,  
des choses inadmissibles invitant les amants aux douceurs boréales,  
me vit,  
enfin ! soudain !  
et me vit dans sa chair de christ abandonné...*



## *L'homme a son goût offert aux commentaires des femmes*

L'homme a son goût offert aux commentaires des femmes assises toutes au village, sur les pierres rebondies de la fontaine en place. *Il glousse !* sont-elles, toutes couramment à dire également toujours à son sujet. Lui qui s'enterre jadis dans sa fulmination, prenant pour un dindon, rentrait alors encore régulièrement chez lui et cependant jamais, la queue entre les jambes. La cuisinière aux quatre feux et qui l'attend - les ardeurs un peu âpres des odeurs aussi âcres accrochées au plafond - le rassérènera aujourd'hui d'avalier son café, encore froid et noir - où flottait la pellicule sombre - comme une peau, sur le lait bouilli.

Le café n'est effectivement pas de la veille. Jean Braille a bien quitté les lieux et, durant quelques longs jours - son café demeuré là dans un mug habituel - aussi blanc que mêlé de rouge, à l'attendre et bientôt moisir - témoin du temps qui passe, et remplaçant l'horloge ancienne qui aura disparu. Les mouches de ce décor vieilli et vapoureux, à la lumière toujours orange - mortes, sont d'une compagnie délectable jamais cependant préférée à celle de la demoiselle au village - la barbe à son menton, encore moussue.

Sur ses larges joues rondes, une larme a goutté - roulé, rebondissant dans le breuvage austère et familier. La table en formica sous sa main encore douce le ramène au passé des jours - où, la voix pleine, il lui fit sa demande, un soir : Judith, avec un verre posé sur la table - la cuisse alerte et la jambe autrement levée, le jupon blême de ses écumes aux lèvres, comme au piano la série des vagues marines... Le disque dur et souple tournait sur le bahut ancien cet air du temps des années folles et chantait le refrain de ses jours bienheureux.

Demain, il va leur dire ! *le Marcel...* qu'il s'est lavé les mains de ces histoires de femmes et de la glotonnerie des rages ravalées - de sauvageries maussades : l'homme libre ira, tombant une bretelle comme on casse un talon, et l'accent mitigé lui donnera l'audace de son rire en cascade, qu'il emportait au lit des femmes - drainé comme du limon.

*Allons mesdames !* lança-t-il dans la nuit, *Marcel* - comme un javelot... *et toutes encore à la baignade !* Il se rêve confiant dans la vareuse bleue et, conduisant ses oies, un bâton de berger à la main dissuasive - au coeur de son émoi. L'horloge vient de sonner, son gong de marécages a percuté l'oreille interne et soutient le drapeau en berne du vieil homme assoiffé de l'ivresse plurielle. Les dames toutes en cage le regardent ébahies : lui, rêve et s'en réjouit. Enfin ce dallage le porte ; il assaillit sa dame ? et revient en dormant : lui plaisant - naissant comme le bébé dans sa main moite. Son coeur le porte ici aux confins de ce monde... là où le plaisir vient, où la dame l'attend - les mains dans son évier, à défaire la salade y ôtant une à une les feuilles montées en socle. On lui a dit jadis : va-t-en ! - on lui glisse maintenant... *Reviens ! reviens, Marcel !*

*Le serpent avait tournoyé sur lui-même*

Le serpent avait tournoyé sur lui-même, en guettant le silence ébahi de l'assistance autour de lui - qui était retombé d'un coup seul et frappé - aussi bas que le bas nylon - comme une plume sur le parquet ciré de la chambre, tout à l'heure. Le beau torse empaillé de laine vierge, dont il s'était servi pour déclamer aurait d'après lui - dû faire qu'elles y seraient venues, pour y plonger les doigts avec ce bruit meurtri des cuillers de service dans une salade mouillée à l'huile. Or la mine affadie des femmes effarouchées - mises en un cercle silencieux - tout autour de lui comme encore ce séchoir à bigoudis, l'avaient laissé de glace et facile à briser d'un coup de gourdin sourd, qui ne saurait manquer d'arriver, avec ce bruit de la porte ouverte brutalement. Le sifflement neutre qui avait remplacé un sourire déclamé du vieil animal avait pénétré l'oreille de ces femmes y créant un long tunnel noir, dans un son si aigu qu'elles pensèrent à un cercle infernal.

Marie qui trouvait là un bel univers clos certainement ménagé d'orifices, comme dans tous les tunnels routiers qu'elle avait traversés... se sentit libre ici dans un chant d'alouette et dans telle aventure - qui l'emmenait dans le champ d'un passé si neuf où les mineurs pour elle feraient leur loi, au centre de la pierre, sous la montagne creuse et sans plus cette faim qui tenaille, pour l'instant.

## *Sur le mur en pierrailles*

Sur le mur en pierrailles, je veille à ce que que ma robe ne plisse pas de trop, ni ne s'écorche - d'une fesse aplatie qui a besoin d'un réajustement, ou de tirer bientôt - sur la couture menaçant de craquer, à force ou par usure... Mon attention est fixe focalisée, car une génération l'oblige... aucun triangle blanc, qui doit être vu au fond d'un entrejambe et même à l'occasion de certains entrecroisements. Elle imposera aussi... pas de bretelle visible, à l'outil qui soutient nos gorges et leur sein placé haut, y faisant comme une barre de lichens, à nos paires d'épaules nues parfois bronzées. C'est ici l'avis de nos mères et pas ce qu'elles ont fait... - cela s'est vu très bien sur les photos.

Je dis ici vraiment n'importe quoi ? quand le couple paraît, fait de vieilles manivelles ; je dis ce que je dis, parce que j'ai parlé seule... Le pari que j'ai fait ? que d'une aile échanquée l'on vienne à ma rescousse - sous un ciel hasardeux qui force la prouesse, se tient depuis quelque long temps déjà, lorsque un couple de pantomimes ressort maladroitement du premier couple en vogue. Elle, a bien l'air bavard et rougi par l'extase, tandis que l'homme ressort portant pantalon long. Long, long, long, long ! mais qu'il est long ce temps - nouveau de patienter, pour qu'une scène soit rouverte aux rayons du soleil adjacent... que je partageais pourtant volontiers. En effet, mes cuisses sont à cuire, fermes et agréées : on pourrait bien s'asseoir pour y faire à *dada*, mais le propos n'est pas si noble, car on parle toujours ici d'argent. Encore, on entendrait parler d'argent. Et pourtant moi j'observe, que l'arbre blotti dans ma ville et qui parle à mon coeur, a laissé son parterre de feuilles jaunes - où je puise - délaissée, et puis qui nourrissait mes mots... qu'on a choisi de prendre pour argent comptant - choisissant encore d'y confondre, des écus en nasse et puis d'y reprocher aux petites feuilles ? de bien nourrir l'humus de la terre en cascade...

Les mots sont biens précieux et ont la forme ronde, mais ils ne sont pas faits ici d'argent : l'illusion qui confond les feuilles de l'arbre jaune avec de beaux écus en or, est alors à prendre à partie. *Mais j'ai gagné le gros lot !* ont crié l'homme et la femme, dans une expression du regard et l'excision des mots dans un grand rire vertigineux...

*Je te vois beaucoup mieux que tu ne crois*

Je te vois beaucoup mieux que tu ne crois. Ma face n'est pas couverte, juste un oeil est fermé - encore pas complètement, même si tu en doutes... ton oeil bleu me saisit le coeur et me fait chavirer : j'ai le cheveu sale et brossé comme un pou - je sais bien. C'est un beau ciel sans force que je t'offre dans un front ridé par le soc des charrues. Les graines que tu y sèmes, par-delà ton parchemin blanc, vont pousser des élans. Tu peux me croire, ma Belle ! la barbe que tu touches est peignée chaque jour que je couche, par des doigts bien lavés, de main de laboureur ! Ma face est carbonisée par les traits du soleil solitaire, mais tu es toute palie des concessions obscures faites au grand froid lunaire. Mes yeux ne sont pas morts, ma Chérie, ma voix n'est pas offerte à d'autres !

Nous avons eu très froid et retrouvé nos sexes en vrac, notre voix est longtemps demeurée charnue, puis elle s'est peu à peu diluée, comme tu pourrais souffler dans un sac de farine jusqu'à rejoindre le néant de l'être. Ne ris pas, ne dis rien, je t'en prie ! même si, justement ce jus exquis de tes pommettes rondes quand les larmes jaillissent de tes fous-rires intenses est pour moi réellement le grand lait salvateur. Mais nous sommes cette fois repartis en vain : cela seulement, le comprendras-tu...

Nos ardeurs tant communes et qui définiraient nos traits : nous aurions pu toujours nous en servir, pour nous y reconnaître ; les photos prises ailleurs sont très bien conservées dans des caisses assez lourdes pour traverser le temps. Ainsi pouvions-nous revenir à la maison commune et nous y retrouver, si besoin. Mais la bâtisse que nous avons su partager, dans ce temps vaste des siècles écoulés, est désormais en cendres et ne repousse pas. C'est pourquoi je t'écris, pour que mes mots te suivent dans le grand caisson noir que j'ai vu partir ce matin, depuis la route lente.

La mort jusqu'à présent ne m'apparaissait pas définitive. Mais les autres ont prédit un avenir différent et j'ai décidé de les croire pour bien me satisfaire. J'avais pu me souvenir et apprendre à tout traverser, d'une époque de nos vies - à l'autre plus ancienne... Tout ça n'est plus possible, depuis la perte de ce lieu des souvenirs communs mis si généreusement au pot. Mes amis du silence revenaient eux aussi, y puiser - à leur source de notre agonie... - la vie qui incombait aux habitants de l'endroit tant aimé parcouru de nombreux attachements. Je me demande, pourquoi toi : tu ne t'y seras pas rendue, pourquoi nous ne t'y avons pas revue et comment l'on pouvait renoncer au rendez-vous des gens au teint de souffre qui m'émeut !

Moi seul, j'aurais pu te *sauver* dans le reflet d'un lustre !

*Hier, j'ai frotté mes mains au soleil*

Hier, j'ai frotté mes mains au soleil. Il était froid comme un hiver de glace. L'homme à son côté droit, comme le dieu vivant, visait juste et tuait l'hirondelle à chaque fois qu'il tirait... toujours la même, en apparence : un groupe entier à deviser. La carabine semblait être orange comme le jaune d'oeuf que j'avais gobé le matin.

Hier, je n'ai pas pleuré : il m'a semblé que la Terre était ronde... Pourtant, ce qui animait ma tête cabossée affirmait le contraire, c'est-à-dire qu'elle serait une seule plage entièrement diamantée. Le soleil sur la plage intense a dû trafiquer ses dragées : les petits grains de sable, les uns après les autres, se sont donc révoltés et ont commencé à parler en bougeant leurs petites arrêtes...

Hier, j'ai parlé au sol tout ensanglanté d'une plage au soleil couchant... C'était un sang de rose parfumée, c'était le sang d'une naissance annoncée.

Hier, je n'ai pas oeuvré.

### *Son cerveau m'impressionne*

Son cerveau m'impressionne : je suis fiché dedans. Ses petits doigts menus qui me manipulent sont revenus à ma mémoire, en y évoquant les haricots coco - blanc cassé bosselés, que j'apercevais depuis son épaule, lorsqu'elle fut à tirer les fils, à leurs pointes... Cette femme que j'aimerais, dont je ne connaissais toujours rien mais dont je partageais déjà la féminité : femme hostile aux piquants des autres et à la jalousie... J'étais ce ruban doux, fait d'un velours noué à sa chevelure rousse - encadrant son très beau visage - orné d'un masque en plumes de paon - qui lui firent les yeux grands, ovales et purs...

Les yeux grands, fabriqués en amande, ne se retrouvèrent pas sur la statue épaisse et blanche aux trous noirs qui percèrent, et qui trouve à la remplacer, dans le coin vertueux de ce parc ancestral, où elle aime encore à se promener seule ou accompagnée, comme un très long fantôme hanté...

C'est de l'intérieur de ce corps, entièrement colmaté de pierre, que m'est revenu en écho le chant de cette dame, que j'aurai déjà tant aimée... J'ai revu ses genoux chatoyant sous des bas en laine claire, puis ses doigts jamais si habiles à me nouer, à son cou élancé. Je suis encore pour elle un vieux ruban chargé d'histoire - à lui rappeler, cela je le sais parce que je le sens - la bande noircie des cyprès, qui seraient toujours à l'attendre, à son unique rendez-vous manqué.

Madame, où vous rendiez-vous cet hiver ?

Mais Monsieur, quel hiver !

Celui où vous ne m'aviez pas épousé...

Celui où vous êtes tombé ?

Tombé ?!

Oui souvenez-vous ! à la guerre, sur un champ après la bataille.

Alors, pourquoi sommes-nous là - présents, à cette journée à nous rencontrer ? je ne comprends vraiment pas...

Vous ne vous souvenez donc pas...

Je sais que j'ai cru voir à travers vous ma mère, qui était décédée pourtant, l'été dernier...

C'est ce filet que crée une si jolie lumière tombante qui a dû vous impressionner...

Oui ! c'est sûrement comme ça...

Voudriez-vous alors bien me revoir... ?

Je l'ignore... : je ne sais pas !

Voyez-vous ce petit ruban vert ? noué à l'index levé de cette statue, qui vous tient ?

Oui, je le vois ! il était alors si charmant !

Je vous le donne et offre, mais surtout ne le perdez jamais.

Je vous promets d'y revenir souvent...

Où cela ? Cher Monsieur...

Au devant de la scène, avec votre beau parent.

Grand merci, Cher Monsieur et ne m'oubliez pas ! car je vous aime !

Au revoir Chère Dame, je serai donc ravi d'avoir pu vous y retrouver.

Moi aussi ! Cher Amour...

## *La transpiration*

La transpiration, sous le bracelet de ma montre... la vache ! j'ai besoin de me gratter, mais c'est le moment de déclencher l'appareil que je tiens ferme entre mes mains. J'ai eu le temps de m'épiler les aisselles ce matin, et le photographe que je vois me prendre en photo n'aura aperçu aucun poil sous mon bras levé, mais ces maudits points rouges encore actifs ?! C'est rigolo de sentir les pattes d'un pigeon sur sa tête... Car aussi, je sais qu'elles ne savent pas tirer les cheveux et que l'oiseau n'a aucune intention de me piquer, tandis que moi j'aimerais que ça continue... ce gentil petit massage ! délicieux... Ces jolis doigts crispés aux ergots légers, qui cherchent sur mon coude une barre où s'accrocher, sont bien comme un bébé en train de chercher le sein. Les grandes ailes en émoi des oiseaux qui m'ont prise pour un arbre à chat : on aurait dit les miennes ? j'aimerais bien que Roger, mon coiffeur, puisse me faire une couleur qui copie le gracieux plumetis de ces oiseaux pourtant réputés sales... ça me ferait ressembler à quelqu'un. J'aimerais avoir les yeux dans le dos pour voir à quoi je ressemble... J'ai gardé sur la langue le parfum de la glace léchée sur mon doigt tout à l'heure... J'entends ces gens, mais je ne comprends pas ce qu'ils disent en s'adressant à moi. Ce garçon, qui vient de me bousculer : j'ai bien pu sentir son odeur - ce n'était pas si grave... mais il aurait dû s'excuser ! Un long roucoulement des oiseaux qui me prennent déjà pour une statue ? Que m'ont-ils annoncé ?! mes cuisses collent, j'ai eu d'ailleurs bien trop chaud... j'ai mes doigts honteusement poisseux et je sens un léger courant d'air comme le passage de quelqu'un.

*J'aimais bien la lumière du Sud - je n'aime pas la fiente des oiseaux !  
saletés de petits vampires plantureux qui m'ont laissée là comme un âne !  
aux oreilles retombées vertueuses.*

*J'aimais quand il m'était donné de voir un coquelicot*

J'aimais quand il m'était donné de voir un coquelicot jeune, ou encore de le voir pointer, semblé enraciné dans les pierres légèrement descellées d'un des murs d'à côté. Mais je savais qu'il m'était interdit d'en intégrer à mes bouquets, au risque qu'ils fatiguent trop vite et soient à retirer des fleurs mises toutes en assemblée... Je n'avais pas prévu que mon amour de l'art me conduirait en Petit Poucet à ce fil d'allées douces où j'irais à me perdre, afin d'y collectionner ces échantillons de leurs peaux déjà pourpre que je laisserais bientôt derrière moi, comme le serpent tout à sa mue... Comment disait-on serpent, en... comment appelle-t-on déjà la femelle du serpent ?! Je savais bien pour « truie », mais pas pour le serpent...

Soudain mon pied culbute et me fait trébucher, tandis que je rejoins les petites halles, en cette fin d'une matinée très joviale. Je me rattrape à l'étal du marchand, quand mes yeux vrombissant redoutent l'effondrement... *Mademoiselle, souffrez-vous ?* J'aurai dû sans l'apercevoir conserver un peu de la teinture rosée à mes doigts coussinés d'amoureux de la plante, car j'en eus l'air rosi des traces de son sang, tel un monstre affamé attablé affublé d'une couronne aux branches fleuries, toutes assez bien pommées.

J'ai conscience un instant de l'indécence obtuse dont j'ai fait bien la preuve et rebondis comme le cabri - ou ce poulain qui vient de naître... Je vois ronds les yeux de cet homme considérer mon crâne tout étoilé. Je revois maintenant dans leurs tunnels tout blancs percés de leurs pupilles, la silhouette d'un prince que j'ai pensé aimer en rêve ou au toucher.

*Toi ta gueule !* Non non, je ne peux finalement rien prononcer de ces mots de pareille extase : j'ai bien choisi de préférer commencer à me taire...

### *Ce bloc paraît avoir été choisi*

Ce bloc paraît avoir été choisi, parce qu'il est aujourd'hui adapté à mon besoin et qu'il est devenu pour moi unique. Cela n'est pourtant pas le cas vraiment, puisqu'il a été acheté lors de très nombreux tâtonnements. Il est costaud, mais laisse les feuilles un peu abîmées lorsque je les détache de sa souche : cela fait alors une frise qui serait à massicoter. Mais il est là - réceptacle d'un petit filet noir qui s'anime en trace... Il ne s'agira pas d'addiction, et je crois qu'il ne s'agit pas d'une fuite. Depuis une petite semaine, je m'en sers tous les jours. La crispation dans la main qui se pose échappe à la censure et permet la composition, sans alors aucun piège à la prétention, et sans risquer non plus de se noyer dans l'abandon. Ses feuilles ont l'épaisseur du vélin et c'est en tout cas l'apparence qui se montre à l'endroit de la déchirure et de l'arrachement.

Mon carnet se glisse parfaitement dans la poche interne de mon sac à dos. Il n'est pas le signe que je serais une dessinatrice, car c'est juste un cahier qui a trouvé une place auprès de moi, pour moi et peut-être bientôt comme moi. Le fil noir qui l'occupe, ou semble pouvoir dérailler en lui, dit une prolongation dans la continuité de ce long travail d'écriture, qui s'achève en bel accouchement. J'ignore aujourd'hui le lien entre ce trait pur du bic et celui d'une autre écriture, autrement que par le choix de la couleur élue.

## *Faire écrire*

Faire écrire, ce n'est pas vraiment rien, je vais vous expliquer pourquoi et surtout, comment j'aurai *su* le comprendre. Je fus donc au désert... Figurez-vous ses vagues blondes et le sable chaud sous un pied peu marin, qu'inquièteraient les rayons d'un soleil dardant, florissant, nourri des beaux vers de la poésie. J'ai toujours eu inscrit en moi le besoin de laisser une trace, parce que m'obsède l'idée que quelqu'un d'étranger puisse être, ici ou là, un jour vu à m'attendre. Peu m'importait de savoir où, ni comment j'aurais pu atterrir mais il faudrait qu'une personne suive, et qui souhaitait me rencontrer... il aura *donc* fallu la planchette, le marteau avec les clous et puis de quoi écrire - au sol pour commencer - si besoin, en traçant sur le sable. J'allais *donc* indiquer à qui m'aurait suivie, le chemin où se rendre - pour me tranquilliser qu'on allait bien *à temps*... J'avançais *donc* ainsi, toujours à suer dans le brun sablonneux, lorsque je me trouvai soudain interpellée par tel animal fauve ; un kangourou me croise sur la basse montagne, arborant à son nez des lunettes étroites, si fièrement portées à des yeux pleins de biches. Pan ! fait-il ébahissant avec un macaron qu'il a fourré bientôt dans le revolver vert... - ce qui fait que je puis voir lancer ce premier cri sauvage : le cul tellement mouillé d'orties !

## *Le réveil*

Le réveil s'est fait assez brutal aujourd'hui : la nuit où j'ai dormi aura duré quatre heures.

Il faut se remettre dans l'axe et reprendre sa route, alors bien dans des rails.

Mais la concentration des étincelles a été si soudaine et m'a fait mal aux yeux, je me retrouve ailleurs dans le mouillé épais de ciels emplis d'étoiles - noirs de la mélasse mais pas du cambouis...

Je suis donc en vacance de logique, un peu comme du petit lait dont on sait désormais qu'il est très nutritif comme l'est encore ma voie lactée.

*Alicia Dumont*

Alicia Dumont est née sur un sommet feuillu de la forêt hirsute gauloise. Le cuivre de ses cheveux fins relève une masse un peu filasse et l'empêche d'oublier : qu'un réseau électrique est présent dans la tête pour animer le corps beau entier : celui d'un homme et de l'humain qu'elle refuse de voir laisser piétiner. Elle est une fille au détroit d'autres filles et les 33 virgule 33 du pourcentage sale qui fit d'elle en absurde cet être ensorcelé ; elle est la fille qu'on n'aura pas voulu garçon.

Alicia aimait tant la biche à la croupe détonnante, qu'elle regarda au détour du beau chemin creux et des lisières dorées. Cette fille grandie n'aima pas l'argent qui avait acheté les hommes et vendit bien des corps utiles. C'est ainsi qu'elle aura planté dans sa tête, jolie, creuse comme la trompette de la mort, les sous qu'elle s'emploie à y déposer comme on déroule une carte au jeu.

« Alicia, où es-tu ?! » - son oreille en présage décortique l'instant qui fait les représailles et s'attache à entendre autrement : aujourd'hui, ce ne sera pas qu'on la chasse mais qu'on l'attend et cherche aussi et qu'on l'espère et lui pardonne à ce jeu qui ceignait votre tête du large bandeau noir si lourd de son coton. Très vite au cri d'aïeux lointains, Alicia a couru harnachée de grosses cordes et des serpents flanqués ici ou là tout autour d'elle, et dans l'appartement qu'elle a loué cet hiver, au détour du pourparler unique avec le disquaire qui fit l'angle de la rue Mouchetard avant qu'elle change de nom. Il aura fallu courir vite et ressentir lentement ce réseau des alertes à la douche en migraine, car la première allée où viendrait sautiller le moustique aérien et dansant livrerait au chasseur, si l'on n'est pas distraite autrement que musicalement...

Alicia ? car le *bzz* et le *buzz* font la sacrée fournaise qui dit l'enfer du beau et des enfermements.

*Esmeralda, la fille qui parlait trop et vit comme un personnage de roman.*

Vingt-et-un courant : je m'adresse ici à la postérité, pour lui signifier qu'il ne sera pas question que soient montrés vingt-et-un cours d'eau avec un courant, et que vingt-et-un courant dit ce petit mois en cours et puis rien d'avantage que le courant alternatif et continu ; alternatif comme un mouvement. Vingt-et-un courant : bientôt, je serais emportée par mon voeu secret d'exister - au coeur d'une des plus belles histoires, de celles qui seront absentes des mots. Vingt-deux mars : j'ai raté le début du printemps, vingt-deux - formé des deux cygnes passifs-agressifs - croisés tout à l'heure à rebours du fleuve où je promenai. Vingt-deux ? ou le vin des deux et la vindicte abjecte. Je crois que c'est le signe, qu'une histoire avançait à grands pas et se boit à grands traits. Vingt-trois mars, déjà deux longues journées que j'aurai manqué le printemps... Et le temps qui me frustre alors décidément et qui fit que je vis l'histoire des mots factices. Vingt-quatre mars : j'ai réfléchi que Noël n'a pas l'exclusivité du nombre et ça fait bien trois jours que je n'ai pas rappelé la saison neuve aux traditions nécessaires qui accompagneraient nos saisons... Vingt-cinq du mois, bientôt la note salée de grêlées non apprises - un quart mérovingien qui prend part au déluge... Vingt-six mars : ça sonne comme une cession nocturne, où j'appartiens désormais au roman. Vingt-sept - à Vercingétorix ? qui ne se rendit pas : je tiens bon, sans lui dire qu'elle souffrit et obtient du délire un fond de souper clair. Vingt-huit mars : j'ai fait appel au Saint-Esprit - pour qu'il ait béni mon esprit guérisseur, pas vengeur ; je me suis engagée dans une armée des mots que personne n'a pas su qualifier... - vive la magie ! et vive aussi la fin du mois.

*Une terrasse de café un jour d'orage.*

- La bouteille n'était pas pleine, lorsque vous l'avez servie.
- Mais c'est impossible, Monsieur !
- Jeune homme, attardez-vous mieux et voyez que je suis une dame.
- Sans tâter ?
- Sans tâter. Je veux bien que le temps s'en mêle, mais tout de même ! que vous me confondiez...
- Madame, il faudra se hâter...
- Que je boive tout, cul sec ?
- Vous entraver, Madame, n'est pas ma fonction.
- C'est vrai qu'il s'est fait tard...
- Non seulement...
- Non seulement, quoi ?!
- Il s'apprête à pleuvoir, je vois un cumulus...
- Au moins, s'il pourra pleuvoir, on verra moins mes larmes.
- Mais ?! vous pleurez, Madame ?
- Je peux vous lire un texte de cru lexical ?
- Bien sûr, Madame ! s'il ne fut pas couché sur le papier.
- J'ai commencé - il y a bien trente ans - son écriture, sur le coin de cette table et déchiré pour ça l'angle de sa nappe en papier.
- Ooooh ! Madame !
- Oui, j'espère qu'on me le pardonnera. La goutte est tombée là.
- Elle devait être grosse.
- Elle l'était.
- Oh Madame ! rentrons, car il fait noir !
- Mais l'orage n'est pas encore là.
- Ce sont bien les prémisses et pas une seule des gouttes ne vous épargnera cette fois !
- Mais que vouliez-vous dire !
- Je ne parvenais plus à vous entendre, Madame ! tant les traites du ciel frappèrent à la tonnelle.
- Jeune homme, vous l'entendiez sûrement... mais vous êtes si charmant.
- Madame où vous trouviez-vous ! l'épaisseur, ou le gras du chant des oiseaux sous la pluie m'a fait craindre le pire...
- Et puis, quoi ?! que j'y sois re-née.
- Ha ! ha ! ha ! ha ! ha ! ha ! ha ! ha ! Madame est si charmante...
- Oui, le bel arc-en-ciel s'assied au bon endroit.
- Les chaises à leur dos rond, comme une épaule de femme...
- Dossier au buste plat.
- Madame ! j'attends toujours !
- Oh, veuillez m'excuser, vous voilà tout trempé d'avoir attendu tout ce temps avec moi, ce si beau mois d'Avril...
- Madame : nous serions le premier.
- Comment vous appelez-vous ?
- Renée.
- Moi, c'est Marianne...

- Ah bon ?!
- Vous n'aimez pas le prénom ?
- Je n'aimai pas qu'il soit porté.
- Je n'aime pas rougir...
- Et vous vouliez mourir ?
- Oui, pour renaître encore !
- Madame, puis-je m'asseoir ?
- Oui, j'ai bien connu votre patron.
- Lisez ?
- Je m'exécute.
- Oui !
- « Le vide et le plein, flottaison de rondeurs physiques ou psychologiques, la bouteille qui se jette à la mer, la main lourde, la bouteille emplie de l'eau ou de vin, et sa voix cristalline ou graveleuse et ce compagnonnage en position assise et debout - le regard qui se croise... parole entrecoupée de silences parlants des mots qui s'entrechoquent - son souffle qu'on reprend, aux lampées dans son au revoir mesuré - possible et difficile, ou la détente qui s'obtient dans un breuvage intense et travaillé de regards blancs qui osaient à l'envol, grand d'écorchés : la parole fend l'azur des doigts qui tiennent fort son instrument des bonheurs uniques. »
- Marianne, je vous sers à boire ?

*Il fallait retravailler dix minutes*

Il fallait retravailler dix minutes, tandis que j'étais *éperonné*... Il fallait s'en sortir, par une correction de la langue - appliquée au cas... Le texte a bien ainsi été retouché dès le lendemain : sa concordance des temps a été modifiée. Il en a fallu du temps ! pour ainsi tout lâcher et retourner à l'ouvrage, auquel je serais retournée plus tard à tâtons... et bien sur le fond. Tout bougea bruyamment, tandis qu'il aurait fallu reprendre à chaque fois l'ensemble, et c'est ainsi que la relecture a permis de voir ce qui demeurait nécessaire et cela, sans qu'on n'en fût jamais certain. Tout s'est compliqué raffiné par les articulations possibles, grâce à la belle ponctuation ; celle-ci n'est pas : simple artifice et son réseau potentiel des tunnels et de passages, des sous-passages et de révélations. Elle a pu s'informer sur l'équilibre des arêtes du texte - propres à le faire basculer. L'écriture en se corrigeant et par vagabondage, renseigne sur la pensée qui l'accompagne inversement. Tout est encore pesée - fonctionne, comme la colonne vertébrale, tandis qu'on lui doit l'abandon à soi-même, avec pareille écriture qui doit d'être guidée et non l'inverse. Cela dit quelque chose de soi et de l'endroit où l'on pourrait encore avoir été, tandis que l'on se branche sur l'inconscient et que le rattrapage s'effectue peut-être par l'italique ? Sauter dans un vide, tout en s'assurant de sa cohérence par une vision propre des mots - de la belle ponctuation, des caractères spéciaux et d'une concordance unique des temps : cela exige une concentration et pourrait bien avoir pris du temps réellement, y compris par la maturation et le recours constant à sa relecture abondante.

## *Les feuilles de l'arbre*

Les feuilles de l'arbre semblaient destinées à l'herbier... mais le reflet de la branche arquée, dessinant le coeur - à l'eau, dans une pale qui rame - la pointe, qui se situe où se fendit l'organe en deux - en dresse ainsi cet arc dans la flèche, en pique - à fleur d'eau. Le coeur devient l'oiseau dans un profil de poule très stylisée qui nous est familière : l'oeuvre est de l'art magnifique, dont ces grands yeux absents et verts ; le bec, et son cerveau, sont le fruit d'une combinaison végétale et de l'accident du soleil réfléchissant !

*Le soir, la nuit m'a semblé noire*

Le soir, la nuit m'a semblé noire tandis que j'y ai vu notre étoile filer : nous avons été là tous les trois suspicieux dans cette attente brève à exaucer mon voeu d'une venue réelle des autres marinières - qui avaient prévu, eux - et auraient promis, tant - de nous ramener vifs autant que faire se peut ? Ils semblaient, cet instant, délogés de la réalité nouvelle définie à l'endroit où se profilait ce studio bâti sale dans un seul carton-pâte... De l'ancre salvatrice et la bouée tutélaire qui nous ont laissé vivre et puis survivre bien qu'en nous enterrant dans l'eau sondée de sa profondeur - drue d'écailles autochtones encore bien enveloppées, oui ! je suis ce poète accidenté quand la nuit m'est apparue pleine comme une outre où logèrent nos sangs dans le calice aimé, cousu dans la peau d'âne tannée - l'effondrement supplémentaire ou calibré par d'autres que l'on subissait.

Jésus, Marie, Joseph ? Je manque un peu de temps, mon cerveau vacillant, tremblé lorsque je fus à poser - à saisir au grand vol un rougeoiement du phare... Et je dois faire en sorte de demeurer dans une entaille de nos carcasses vaines à nous les trois - vomies par les flots sans tempête afin que des touristes de l'âme qui passeront les siècles puissent à leur tour se dire qu'ils sont toujours vivants. Le feu pirate de nos pôles engloutis a fait jaillir l'histoire où demeuraient nos restes, alors au nom du droit, des filles et de nos coeurs si beaux sur le pont des bateaux, je lis d'un coup soudain : *échec et mat et l'on naît qui on est.*

*VERSUS !*

*« C'était une nuit à étoiles filantes. Nous attendions du renfort mais sans y croire vraiment, parce que nous l'attendions depuis longtemps déjà et que ce n'était pas la première fois. Une étoile filante m'a fait réfléchir que nous allions peut-être mourir. Je me suis dit que les marins ne savaient pas où nous chercher, peut-être parce que nous étions morts, et que c'était comme ça que nos trois bateaux s'étaient retrouvés échoués, au milieu des badauds et de leurs cinéastes.*

*Je me suis rappelé les fois où j'avais jeté l'ancre, en me sentant si protégé, tandis que je nageais jusque'à la bouée, à laquelle j'aimais à me reposer et contempler, en regardant autour de moi, en pleine mer. Depuis ce souvenir, je m'aperçois que j'aime les belles choses qui nous ramènent à la profondeur de nos vies et rappellent que nous sommes des êtres de chair, comme ce poisson, dont les arrêtes me disent que j'ai aussi un squelette. J'ai regardé le ciel et me suis souvenu du toucher de ma gourde, et ai revécu d'un seul coup notre naufrage horrible.*

*Je n'ai pas tout à fait perdu la foi qu'on m'a transmise, grâce à la beauté du monde et des hommes capables de porter secours, depuis un phare habité. Je veux réfléchir au sens de notre vie, afin d'échapper à ma prison de l'âme et je voudrais éviter aux autres un naufrage mortel. Il faut raconter notre histoire, afin de passer par les livres, pour aider les gens à naître à ce qu'ils sont, afin d'être heureux. »*

*Haïkus au Château...*

*Coccinelle au centre  
Les violettes lui font un nid  
L'insecte en balade*

*Au-dessous des troncs  
Le masque de la rivière  
Voilée par les arbres*

*La table en métal  
Entourée de quatre chaises  
La rouille sur fond blanc*

*Au printemps timide  
La pivoine s'habille de feuilles  
Apprivoisement*

*Le toucher du bois  
La porte encadrée de pierres  
Tout géométrique*

*Les murs font un angle  
Le toit aux ardoises grises  
Beauté d'une maison*

*Le banc est en pierre  
Il est là pour l'amoureux  
J'y pianote un peu*

*Premier pas du lierre  
Mur offert à l'ascension  
Tant de bras y grimpent*

## *C'était la phrase à compléter*

« *Ils étaient partis vers autre chose, autre part, un endroit jamais bien loin et toujours si proche...* » C'était la phrase à compléter, qu'on nous avait donnée à l'examen. La panique ne s'est pas fait attendre, je me suis ainsi mise à rêver au jeune homme de la plage, au teint mat et bronzé. Les cheveux bouclés des garçons me font penser au Sud et à ce qu'ils donneraient en devenant plus longs. Ils sont pleins du soleil et d'un patrimoine génétique aussi. Je me demande comment on les coiffe et traverse, pour caresser avec la phalange du doigt. Je me mets à rêver qu'il sont un écheveau de laine et je le travaille au rouet, en prenant garde de ne pas m'y piquer. Cela me ramène à l'écritoire et je pique mon doigt avec la pointe percée de mon stylo - percée comme un bec, un grand bec de gaz. Il ne s'agit pas de tourner en rond. Je me suis donc rappelé les dernières semaines avec leurs événements, notre changement de maison, les élections encore, auxquelles il a fallu aller pointer, au lendemain de notre arrivée. Quand je choisis des bulletins de vote, je me dis que je suis regardée et je pense à celui que je vais glisser dans l'enveloppe bleu fade, à celui que je vais planquer dans mon sac et à celui que je vais jeter au panier.

C'est la panne sèche et je relis la phrase du sujet. Heureusement qu'il ne s'agit là que d'un examen blanc. Je pense ici au vote blanc qui n'est pas recensé, alors qu'il semble concerner une vraie majorité. Et je m'inscris en faux face au sujet donné : car nous ne sommes pas partis vers autre chose par la crainte d'un coup au visage et nous ne sommes partis nulle part, par manque d'imagination ; nous ne quitterons pas le village pour faire du quotidien une aventure matérialiste. Je repense à notre arrivée, à ce qui m'a marquée : à ce jeune arbre décédé. J'ai d'abord cru que les feuilles ciselées de la plante oubliée avaient pu être déchirées pendant le déménagement, je ne me suis d'abord pas rappelée que je ne l'avais pas achetée... Je me demande de quoi elle a ainsi souffert, pour mourir : trop, ou pas assez d'eau, ou son déplacement. *Et ici, je partage son sort...*

## Charte de l'Atelier de la résistance

### **L'Atelier de la résistance ?**

*Parce que la première chose qui nous vient à l'esprit est celle que l'on peut s'autoriser à écrire...  
Je guide mon écriture, en utilisant le moteur qui me sert déjà à avancer dans la vie...  
Le soutien du groupe me permet de considérer ma page d'écriture toujours plus facilement, comme on apprend à se regarder dans le miroir, en grandissant...  
Je garde en tête que l'écriture est soutenue par la structure de la langue elle-même !  
Le travail d'écriture est comparable au tuyau d'arrosage qui permet à l'eau de passer : il lui arrive de faire des coudes... qu'on vient défaire, pour permettre à l'eau de continuer à passer.*

### **Tandis que l'animatrice partage la volonté forte que chacun(e) ait sa place dans le groupe et y trouve sa pratique de manière créative... :**

*Chacun(e) renvoie un écho du coeur à la personne qui offre d'entendre son écriture...  
Chacun(e) reste le seul acteur (ou la seule actrice) de sa propre écriture - ce qui lui permet d'avancer...  
L'écriture implique quelquefois la maturation et de relire beaucoup, par l'écoute de ses ressentis...  
Au lieu de me juger, j'accorde ma confiance à mon écriture - même labyrinthique.*

### **Vous pensez que vous vous sentirez en difficulté ? porté(e) par le groupe ? limité(e) dans les options ? satisfait(e) de ce que vous avez produit ?**

Je vous décris ce qui vous attend... et quelle est l'organisation d'un atelier :

*Le support de travail sera révélé progressivement, comme dans une course au trésor...  
L'écriture qui s'invente, se crée, ou produit, est naturellement lue : dans un vrai partage...  
La personne qui propose un retour d'expérience est tout sauf une donneuse de leçons...  
La personne qui reçoit un retour d'expérience peut faire confiance à l'énergie d'un groupe bienveillant...  
L'usage (silencieux) de son téléphone est réservé, à titre exceptionnel, à des recherches brèves liées au dispositif en cours... (sauf lors des pauses !)  
Le silence est requis lors de toute phase d'écriture...  
Des pauses sont prévues !  
L'animatrice est disponible pour toute question - en aparté, si c'est durant une pratique.*

### **Ce qui guide l'écriture est la contrainte libre ! - pas la censure... alors, bienvenue à l'atelier !**

*Marie-Gabrielle Montant*

*Joyeuse d'accompagner une démarche d'écriture, quand elle s'inscrit dans un chemin de vie,  
écrivaine formée à l'animation, respectueuse de votre énergie et du marqueur de votre tempo...  
je vous invite, dans un groupe de 4 à 8 personnes,  
à participer à un atelier d'écriture créative, en présentiel,  
sur réservation et avec engagement.*

*Séance de 1h30 ou 2h30*

*Lieu : -, ou à définir*

*Contact : @gmail.com ou 06 - - - -*

*Inscriptions : par mail ou au téléphone*

*Modalités : voir au verso*

*Le mystère de l'éléphant bleu*

Enid Blyton, *Le mystère de l'éléphant bleu* à la mémoire phénoménale, au secours d'une enfant...  
Georges Ohnet, *Le Maître de Forges* - où l'amour radiant est ressorti vainqueur du classisme :  
par ces deux livres lus - qui sont aussi deux points,  
passa l'horizon qui convoque une éclosion des sens.

Reste aujourd'hui à créer la piste - où s'engager pour soi et où conduire pour d'autres...

\* \_ \*\* \_ \*\*\* \_ \*\*\*\*

Salut... grand être de lumière dévolu à l'acte d'écrire au soleil ! un verre de bon vin à la main et le sourire aux lèvres, qui m'atteint au plus profond du coeur - en ce jour grand *bâti*... \*

La fourmi minuscule a couru très vite, en entendant l'alarme de mon réveil sonner. J'imagine que l'univers autour d'elle est vaste - appelant à l'aventure, tandis qu'elle s'éloigne de ma table de nuit dans une ambiance gris bleuté... Je me lève à mon tour et approche de la cuisine, où j'attrape à deux mains ce bol de chocolat chaud et fumant - sans fourmi dedans ! \*\*

Chère amie,

Le facteur est passé tard pour déposer dans ma boîte le courrier que j'attendais. J'ai vu que l'enveloppe était colorée et j'ai imaginé tes lèvres tendres humecter les deux bords qui en forment le triangle à décacheter ; je l'ai saisie, les mains tremblantes, pour la mettre à mon nez et humer... Le parfum de rose qui s'en dégageait me fit oublier la si bonne odeur du chocolat chaud goûtée dès les premières heures de la matinée - ou celle encore d'une tarte aux pommes tiède. Et j'ai considéré d'un oeil autre la fleur grimpée sur l'arbuste épineux du jardin. Le grand chêne en comparaison m'est apparu sauvage : ses racines fortement ancrées dans la terre me firent penser aux griffes que mon chat plantait dans ma chair, dans un assez long miaulement : sa fourrure était bien si douce à toucher que je préférais souffrir plutôt que de le chasser... Nous sommes ici samedi matin, et j'ai ainsi tout mon temps : j'attrape au vol mes clés de voiture et décide de me rendre en ville, pour y poster moi-même la lettre que j'adresse à ma belle amie... que j'embrasse aussi bien avec ferveur.  
\*\*\*

Aujourd'hui, le soleil promet d'être chaud : le scintillement de son reflet sur le plan d'eau me donne envie de m'y baigner, ou bien d'y faire des ricochets... J'ôte encore une sandale pour m'avancer doucement sur la plage faite de sable d'un assez gros calibre et si légèrement cambrée à l'endroit où la vague vient casser... L'eau de mon lac est douce, agréable au toucher, autant qu'au regard venu reposer à sa surface - qui ondule en fonction du vent...

Ce matin, on m'a dit qu'une course aurait lieu vers midi et je vois défiler sans surprise des nageurs des deux sexes vêtus comme on s'imagina l'Extra-terrestre : la combinaison conçue pour glisser par endroits râpeuse et portée près du corps - coiffée d'un bonnet rappelant celui des grand-mères couvert de fleurs en plastique...

Un Monsieur plutôt dévêtu s'est avancé vers moi, je lui ai demandé s'il comptait parcourir, mais il ne me répondit pas. L'après-midi s'est poursuivi avec la course où s'ébroua ce groupe cadencé... L'homme assis près de moi enserrant mes chevilles tristement emballées dans un paréo, lève enfin son regard étourdi, quand il tourne la tête, semblant m'apercevoir. Il me sourit en ressortant la main fourbue de dessous sa cuisse droite : me faisant y voir, sur une queue velue mais courte, la jolie pâquerette qu'il me tend, en me laissant muette. \*\*\*\*

*La douceur...*

La douceur du banc calme...  
Sous les doigts carrelés de la main nue épaisse  
aux doigts vêtus d'anneaux...

Je la rappelle à moi !  
en serrant fort mes mains noueuses  
à l'âge qui retient.

Le sillon me bouleverse  
celui-là, vertical, qui a fait passer l'eau  
de la cascade froide...

Les larmes qui habillent de la tiédeur du vent  
d'une herbe qu'on assèche dans le pantin de paille  
échouent à faire peur aux oiseaux !

Ces gouttes, inspirées par le glaçon polaire  
qui dévale toujours un mont raide et marron,  
déclenchent un rire gras qu'on offre aux oisillons.

Les becs déjà bien jaunes ou baveux plein d'enfance,  
pointent vers les sommets dans un ciel plein d'espace...

J'ai envie dans mes doigts de leur faire une caresse,  
je voulais tant en prendre alors un contre moi.

Je penche ici mon oeil et regarde par terre,  
où l'index et le pouce alors tout hésitants  
touchent le manteau vert et cueillent la pâquerette.

*Je me souviens de notre surprise attendrie en découvrant le lapin blanc attaché au tronc du grand chêne par sa fine laisse en cuir rose qui en faisait le tour...*

*Je me souviens...*

Je me souviens d'une image à hauteur de genoux, d'une dame dans un manteau en astrakan qui me tient la main, face à la grille d'un ascenseur... il s'agit de ma grand-mère italienne : qui est morte avant mes trois ans.

Je me souviens des tartes que faisait ma mère : aux prunes, aux cerises dites de Montmorency et au citron.

Je me souviens que chez mes voisins : c'était pain, beurre et chocolat - le beurre en plus.

Je me souviens qu'à huit ans, j'étais presque plus mature qu'aujourd'hui, et qu'à nos neuf ans, une fille qui avait déjà un peu de sein m'a dit qu'elle n'était pas gênée en ma présence, car j'étais la seule à ne pas la mater.

Je me souviens de la première fois où j'ai rencontré une autre Marie-Gabrielle : j'étais au début de mon primaire et elle, de son secondaire. Je crois qu'elle s'est agenouillée et m'a appris à refaire mon lacet.

Je me souviens des jurons de mon père : « Santa Maria Santissima ! Porco Giuda ! » et de ne pas pouvoir m'empêcher de rigoler, ce qui était bien contraire à la règle.

Je me souviens du regard de ma grand-mère maternelle, emplie de suspicion et de ce que j'ai ressenti comme une volonté de contrôle quand avec ma mère on a compris que j'étais réglée.

Je me souviens du rire de mon bébé qui m'a fait croire à la présence d'un lutin sur le chemin de notre promenade.

Je me souviens du regard de l'enseignante qui m'a si bien notée au béc de français, la même année où l'homme en costume gris a testé notre intelligence par un QCM.

Je me souviens des fenêtres jaunies par la cigarette, de la R5 de notre voisine Léone.

Je me souviens de la mort du voisin dont m'a dit qu'elle est survenue, parce qu'il a mangé trop salé...

## *Paris*

Paris retrouvé avec le pas alerte de mon fils aîné et le programme chargé que nous nous sommes fixé, puis cette marche rapide. Découvrir cet appartement qu'il partage avec un grand ami, encore pour quelques mois, le couloir au fond duquel j'avance la main dans une étagère fine et qui épouse la largeur, pour en tirer ce livre : Féminicène, que j'ai parcouru avec un très grand intérêt, surprise de la passion visible et sincère de cet ami colocataire qui l'a acheté après une conférence à laquelle il a assisté. Le grand Paris, les épisodes ensemble et ma plongée au quai Bondy, le partage de la Louve, l'épicerie solidaire où il donne quelques heures pour que nous puissions y acheter ; les retrouvailles, brèves, avec mon frère : dans tous les cas, le dix-huitième.

### *Le chatouillis de la corde pincée...*

Le chatouillis de la corde pincée, à mon oreille toujours chaste - m'a conduit soudain à l'instant qui convient, avec une impression convenue - qui convient justement à l'instant qui convient à l'instant : à rêver à l'aventure proche, qu'on aurait pu toucher du doigt - grâce au timbre de l'instrument qui me le rendit étrangement familier : tout cela, grâce à mon oreille et ainsi qu'à cette alchimie rendue possible dans ce lieu tapissé de belles senteurs musquées... J'ai choisi d'ignorer la raison du mystère au tintement métallique, qui a su si bien rendre à l'esprit comme au coeur et en même temps qu'à l'ouïe - l'impression enchanteresse...

L'instrument, qu'on m'avait tendu dans un sourire large et entendu ressemble à une petite cithare mais avec deux antennes sur le devant, servant sûrement à tenir plus librement et fermement l'instrument léger - grand comme un petit bras et qui continue de me fasciner, avec ses six cordes placées pas comme chez nous, formant trois rangées de deux cordes disposées comme dans un mille feuilles. Son manche et les deux petits bras branchés devant comme des oreilles, sont tous les trois ornés chacun d'un petit coquillage - mordant la petite lanière de cuir, qui les retient à l'instrument ; cet objet très artisanal est une véritable oeuvre d'art, qui tient autant du mat que de la tête de chat quand on le considère en se laissant rêver.

Cet instrument à cordes est rond comme un gros sein dit grossièrement en pomme : il s'est agi peut-être de la moitié d'un haricot géant ? qu'on aurait refermé, par une toile en carton mâché aplati et peint - arborant un joli paysage : le tout très sobrement, dans des tons noir et tabac. Le son en est adorable...

### *J'entends l'instrument jouer*

J'entends l'instrument jouer, cela calme mon énervement, si présent dès mon entrée au café bizarre. Tel n'était bien sûr pas son nom... - non... Son nom ? *La Grande Conque*, se devine aisément à la vue de ce coquillage géant, dont on a craint de se le voir tomber sur la tête, en passant la porte dans un sens ou dans l'autre (et d'ailleurs je m'inquiète ou plutôt, tâcherai de ne pas m'inquiéter en sortant, puisque de toute façon, je vais faire particulièrement attention à ce que rien ne puisse plus me tomber sur la tête !)

Le thé qu'on m'a servi est le thé du jour - j'ai trouvé bien original qu'on nous l'impose et c'est sans doute mon côté martial qui a pu aimer ça. En tout cas, j'y goûte bien l'agrumes annoncé et c'est alors très agréable d'imaginer la proximité de la peau blanchie sous l'écorce de ce fruit - aux pores si impressionnants - comparés à ceux de notre peau d'humain...

Je peux enfin me poser, à me ressouvenir de cet été prochain comme un rêve du passé, d'une jeunesse belle - et revoir alors sur le sable blond l'image d'une vahiné - en façade de la bouteille, au liquide ambré qui aide à bronzer ma voisine avec qui je partage du même coup son odeur forte et entêtante... - Et alors ?! d'où nous vient ce grand gant de ski posé là - sans doute pas oublié, fait exprès, sur un piquet de la barrière en pin - comme revenu d'ailleurs tel un petit corbeau face au grand goéland ?

*VOYAGE...*

*Vagabondage*

*Ouvrier du temps*

*Y contempler un espace tordu comme une scie musicienne*

*Armée silencieuse de tant d'autres au regard ouvert*

*Génie humain...*

*Entrée dans la vie sans tiédeurs*

## *Sarah*

Sarah, c'est mon nom. Sarah ? ça dit - de « s'arracher », ou ça parle de... sa rage ! Sarah, c'est mon Sahara à moi parce que Sarah, c'est moi. J'ai trente-trois ans : comme chacun sait, c'est l'âge du Christ. Sarah espère que personne ne la voit, parce qu'elle a déposé ses tongs, après qu'elle a eu peur tout à l'heure et puis tellement couru, à cause du grand cul-de-sac de la rue aux roses, où elle a craint de se faire épingle. Elle était alors en train de penser à cet emploi de remplacement qu'un copain de ses parents veut encore lui faire prendre alors qu'elle a pensé : « qu'il aille au diable ! » et à lui déposer la bombe à eau - sous le coussin du siège où il aime à s'asseoir au jardin des vieux. Mais Sarah déteste être en retard comme l'étaient toujours ses parents... Elle a regardé l'heure de son oeil blanc du cadran des montres - elle a entendu sonner l'horloge mais elle n'en comptait pas les coups, car c'est au maximum et c'est alors midi : elle en est presque sûre, mais presque seulement...

- Sarah, c'est toi ?! Sarah prend, maintenant sciemment, l'air surpris, celui qui la transforme... Elle voit bien ce grand homme, qui arrive, tandis qu'elle frotte encore les plantes noircies de crasse et passait tous ses doigts, dans dix orteils, tous à faire décrotter. Sarah ne dit rien, Sarah prétend. Sarah remet ses jambes, comme une poupée assise faite de chiffon. Sarah a caché ça bien vite, sous des fesses si rondes... : la carte postale de Tahiti qu'elle a piquée sur le guichet, au lieu de la distribuer...

*J'ai laissé derrière moi la confusion dans une gangue de veines...*

*C'était le bruit des vagues et le talon des lions...*